

## Un mariage aux frontières des classes populaires

OLIVIA BONECHI

En publiant ce texte d'Olivia Bonechi, comme la revue avait édité antérieurement trois textes de Mustapha Belhocine<sup>1</sup>, il ne s'agit pas tant d'ouvrir nos colonnes à de « jeunes » auteurs et/ou à des auteurs « non-professionnels », que de contribuer, en quelque sorte, à l'invention d'un « nouveau genre littéraire » accessible à tous : entre littérature, ethnographie et sociologie. Ces « récits » s'efforcent de décrire et de comprendre « socio-logiquement » (en mobilisant la « boîte à outils » de la sociologie) des expériences plus ou moins (extra) ordinaires de la vie ordinaire de gens ordinaires... Dans le cas présent, un incident qui vient perturber les réjouissances programmées d'un mariage (auquel participe l'auteur), devient un révélateur du clivage qui se creuse au sein des classes populaires en Allemagne comme en France... Si le récit d'Olivia Bonechi ne respecte pas les formes canoniques d'un article académique, il s'agit bien néanmoins de sociologie : une sociologie « de terrain », soucieuse de réflexivité, attentive aux « luttes de classement »

qui font, selon Pierre Bourdieu<sup>2</sup>, l'ordinaire de la lutte des classes. S'il ne respecte pas non plus les normes d'un genre littéraire (en l'occurrence, celles de « la nouvelle »), il s'agit néanmoins de « littérature » : une littérature « soucieuse de la réalité et de la vie » qui, comme dit Jacques Bouveresse<sup>3</sup>, « participe bel et bien par des moyens qui lui appartiennent en propre à l'entreprise générale de la connaissance ».

**n**ous sommes en Allemagne et, plus précisément, à Lengede, en Basse-Saxe, au mois d'avril 2014.

Observatrice involontaire (cette observation n'ayant pas été préméditée), je me livre aujourd'hui à un exercice de remémoration (forcément partielle) d'une soirée de fête : celle du mariage de mon neveu. Avec le point de vue qui est le mien<sup>4</sup>, celui d'une invitée

1. *Savoir/Agir*, n° 16, juin 2011 ; *Savoir/Agir*, n° 18, décembre 2011 et *Savoir/Agir*, n° 22, décembre 2012.

2. Pierre Bourdieu, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1979.

3. Jacques Bouveresse, *La Connaissance de l'écrivain. Sur la littérature, la vérité et la vie*, Marseille, Agone, 2008.

4. J'utilise ici des observations faites et des dialogues mémorisés lors de la fête mais aussi sur des connaissances accumulées de longue date et des informations recueillies après coup auprès de la famille du marié.

proche par le lien de parenté, mais aussi géographiquement et socialement éloignée. Nous ne nous sommes jamais fréquentés, mon neveu et moi : à cause de la différence d'âge (16 années nous séparent), du lieu de résidence, de nos carrières scolaires et professionnelles respectives (lui, « le manuel », moi, « l'intellectuelle »). À vrai dire, je suis étrangère à son monde : je suis « la tante par alliance venue d'Italie ».

À première vue, ces noces ont quelque chose d'insolite : ce n'est pas à cause de l'âge des mariés (25 et 24 ans), ni de la cérémonie (un mariage civil), mais plutôt parce que les invités donnent l'impression d'être là « contraints et forcés », condamnés à partager le temps d'une soirée sans vraiment se connaître, ni non plus vouloir ou pouvoir le faire. Si tous sont apparemment issus du même milieu – au sens où leur histoire (ou plutôt celle de leur famille d'origine) a partie liée avec celle de la ville où ils habitent –, le fossé entre les capitaux scolaires, sociaux, économiques et culturels des uns et des autres saute aux yeux. D'où cette impression d'une « rencontre forcée » entre des protagonistes qui ordinairement s'évitent et/ou s'ignorent.

### « Nous sommes tous pareils »

D'une certaine façon, ce mariage fait écho à l'histoire de Lengede : la ville où il a été célébré, qui est aussi le lieu de naissance, de socialisation et de résidence de la plupart des invités. Lengede est une municipalité située dans le district de Peine, en Basse-Saxe, à quelque 18 km au sud-ouest de Braunschweig et à 40 km au sud-est de Hanovre. Mais « tout le monde a entendu parler » de cette petite ville entourée par les bois et les champs de betteraves sucrières : elle

a été, en effet, « à la une » des journaux pendant l'automne 1963. Une catastrophe minière et le sauvetage spectaculaire de 11 mineurs, deux semaines plus tard, l'ont rendue célèbre.

Avant, pendant et après les événements, Lengede a subi des métamorphoses successives : de village agricole en petite ville ouvrière, puis de ville industrielle en périphérie au charme rural, avec ses maisons de campagne, ses habitations à loyer modéré, ses maisonsnettes préfabriquées, ses villas et ses pavillons. Paysans, mineurs, ouvriers, employés, fonctionnaires, chômeurs, immigrés et « assistés »<sup>5</sup> en tout genre s'y sont succédé et s'y côtoient encore.

La soirée a lieu dans une vieille salle louée par les mariés dans un immeuble à la façade délabrée et grise, qui donne sur une rue séparant la ville de la campagne. En regardant par les fenêtres, on voit des champs vides, des pelouses, des chevaux qui broutent. À l'intérieur (60 mètres carrés environ), l'ambiance est sombre et plutôt sinistre. Des tables sur deux rangs éloignés l'un de l'autre doivent accueillir une trentaine de personnes. Juste en face de l'entrée, un bar avec quelques tabourets constamment occupés par les plus assidus à la bière pression : ils ne se retournent pas pour voir qui entre. Le mobilier est typique des années 1970 : des meubles massifs, sobres, en bois et en métal, avec des traces d'usure. Quelques décorations signalent l'évé-

5. Il s'agit des allocataires de « *Hartz IV* » : le nom donné à la réforme du marché du travail en Allemagne, entre 2003 et 2005, par le gouvernement Schröder. L'assistance chômage et l'aide sociale forfaitaire correspondent à un maximum de 345 euros par mois. Les bénéficiaires sont surtout des chômeurs de longue durée (plus d'un an de chômage) et des jeunes en quête d'un premier emploi.

nement de la soirée : des nappes colorées, des petits cœurs roses en paillettes et des bougies sur les tables. Il n'y a pas de personnel : les amis des mariés se chargent de faire fonctionner le bar. Ils semblent habitués : la salle (une des locations les moins chères en ville) est souvent utilisée, en effet, pour des anniversaires « entre jeunes ». Le buffet est à côté du bar : chacun peut se servir librement. Les couverts et les plats sont posés sur deux tables basses : une *Hochzeitssuppe* (la soupe de noces, qui est, me dira-t-on, un plat traditionnel qui « ne peut pas manquer à un mariage » et que la grand-mère du marié s'est donné la peine de préparer), des saucisses, des *Schnitzeln*, de la viande hachée (à manger crue avec des oignons), des salades et des pommes de terre. Tout a été commandé chez un traiteur local, sauf les desserts et les gâteaux qui ont été préparés et offerts par la famille du marié. C'est dans ce cadre que se réunit la *Hochzeitsgemeinschaft* (la communauté de noces).

## Deux lignées familiales

L'ascension sociale de la famille du marié l'a conduite de la paysannerie au monde ouvrier qualifié jusqu'à la petite et moyenne bourgeoisie. Le père du marié exerce une fonction de direction dans l'industrie automobile ; la mère travaille comme vendeuse dans un magasin (ils sont divorcés) ; les frères et sœurs, les tantes et les oncles (les deux dernières générations de la famille) ont passé le baccalauréat ou ont poursuivi leur apprentissage (l'un d'entre eux est maître électricien)<sup>6</sup> ; certains ont suivi

des études universitaires et quelques-uns sont fonctionnaires. Les carrières scolaires jouent ici un rôle central, décidant des destinées parfois très dispersées au sein de la même fratrie. Du marié, on dit qu'« il a toujours été doué pour le travail manuel » : il a terminé la *Realschule* à 16 ans. Encouragé par ses enseignants, il entreprend alors une formation de garde forestier : « il a toujours aimé être dehors, dans la nature », dit-on aussi. Deux ans plus tard, grâce à l'aide de son père, il obtient une place d'ouvrier dans l'industrie automobile. Ainsi a-t-il fini par faire sienne l'orientation qui a été celle de son père, épousant ainsi sa trajectoire et ses goûts déclarés pour « le travail manuel » et « la nature ». Ses frères et sœurs poursuivent au contraire la voie de l'ascension sociale rendue possible – du moins sur le papier – par le système scolaire : ils fréquentent le lycée, et voient s'ouvrir ainsi des perspectives d'émancipation par rapport à leur condition d'origine. Le frère aîné a quitté Lengede pour s'inscrire à la fac en biologie à Jena et envisage de commencer une thèse ; la plus jeune sœur a entrepris des études de langues romanes à Halle. Ainsi ont-ils dévié du cours de la trajectoire familiale : éloignement social qu'est venu ratifier spatialement leur déménagement. Avant le mariage, le marié occupe seul

de système scolaire unifié. Dans la plupart des cas, les élèves sont orientés après les 4 années de l'école de base (*Grundschule*) vers trois voies assez étanches : la *Hauptschule*, sorte d'école primaire prolongée ouvrant sur l'apprentissage, la *Realschule* qui conduit à des formations techniques en alternance, le *Gymnasium*, qui correspond au lycée général et conduit au baccalauréat. Ce système, précocement sélectif, permet cependant des retours en formation en cours d'activité professionnelle.

6. En Allemagne, ce sont les *Länder* qui ont la responsabilité de l'éducation. Il n'y a donc pas

la maison familiale abandonnée par les parents au moment de leur divorce. Ainsi est-il dépositaire de l'héritage à la fois affectif, culturel et symbolique des lieux : de temps à autre, son père et ses frères et sœurs lui rendent visite.

À 24 ans, il décide de se marier avec une fille de Lengede, d'un an plus jeune que lui. Ils se sont rencontrés et ont fait connaissance dans un bistrot. Elle n'a pas fait une bonne impression à la famille du marié, surtout aux oncles et tantes, mais aussi au père : « Elle n'est pas sociable », dit-on, « elle ne sait pas trop faire la conversation, elle reste manifestement et délibérément à l'écart ». On n'aime pas trop parler de son histoire. En fait, la famille de la mariée cumule les échecs en tout genre et le mariage représente, pour elle, une promotion : « Elle fait une affaire », dit-on. La mariée n'a suivi que la *Hauptschule* et elle est au chômage. Orpheline de mère, elle a un enfant en bas âge qui a été placé dans une famille d'accueil. Son père est retraité après une longue série de petits emplois et de périodes de chômage. Les frères et sœurs de la mariée sont très jeunes : ils ont, comme elle, « dans les vingt ans ». Sans diplôme, ni formation scolaire ou professionnelle, ils sont au chômage. La plus jeune sœur a eu, elle aussi, un enfant sans être mariée avec celui qui l'accompagne à cette soirée.

Tout oppose, en définitive, les deux lignées familiales<sup>7</sup>. La famille du marié appartient à ces familles d'origines populaires, modernes et qualifiées, mobilisées pour assurer la réussite des enfants à l'école et permettre leur ascension sociale : ses membres font figure

ici de « privilégiés ». La famille de la jeune mariée appartient, au contraire, aux fractions des classes populaires en voie de « désaffiliation »<sup>8</sup>, touchées par une précarité croissante, parallèle à l'ascension sociale des autres.

Pour que ce mariage ait été possible, il faut supposer néanmoins que les mariés partagent des dispositions (et des ressources) propices à une rencontre amoureuse. L'attachement du marié à son milieu d'origine, sa prédilection pour « les choses manuelles » le distinguent de ses frères et sœurs voués aux « choses intellectuelles ». Enraciné et resté établi au sein du groupe d'origine, le marié semble aussi doté d'une sorte de « don d'ubiquité sociale » : par son appartenance à la lignée des privilégiés, il dispose du capital social nécessaire pour pouvoir se déplacer du haut vers le bas et du bas vers le haut du « groupe social d'appartenance ». Au sein d'un groupe où « le masculin » (force de travail et « virilité ») est le seul « vecteur reconnu de progrès », les femmes n'ont pas d'autres ressources que leur apparence physique et vestimentaire. La mariée n'en est pas dépourvue : elle semble avoir fait sienne, en effet, une conception traditionnellement masculine et populaire de la femme, parfaitement ajustée au marché matrimonial de son univers. Les cheveux longs, noirs et ondulés, les yeux bleus soulignés par un maquillage marqué, les lèvres charnues et rouges, un décolleté généreux : c'est de cette beauté « attirante et aguichante » que, dit-on, « le marié a voulu s'assurer par le mariage ».

7. Un peu comme dans le mariage décrit par Yvette Delsaut, « Le double mariage de Jean Céliste », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 4, août 1976, pp. 3-20.

8. Robert Castel, *Les Métamorphoses de la question sociale, Une chronique du salariat*, Paris, Fayard, 1995.

### « Tout les sépare »

Entre les deux familles les différences sont visibles à l'œil nu, inscrites dans le style vestimentaire, les sujets de conversation, le langage utilisé, la manière de bouger. Tout les sépare. Le style sobre sans ostentation (*chic cheap*) des privilégiés (les femmes en robe noire, les hommes en costume avec chemise claire et cravate) contraste avec le style « voyant » des plus démunis (marques de sport affichées chez les jeunes hommes, robes garnies de volants, roses et rouges, chez les jeunes femmes). Les « privilégiés » – dont je fais partie et au milieu desquels je me suis installée – ne se déplacent guère et restent la plupart du temps assis. Les autres invités ont des manières plus ostensibles, accentuées, bruyantes. Les conversations se déroulent en groupes restreints (trois à quatre personnes). La disposition des tables oblige à se tourner le dos pendant le repas et le choix des places évite tout mélange entre les deux familles.

Pendant la soirée, les grands-parents maternels du marié, la mère du marié et le marié lui-même se chargent d'une « fonction de liaison » : ils présentent les invités (en les indiquant du doigt), ils font la conversation avec les uns et les autres, se déplacent entre les deux tables et les tabourets du bar. Ils sourient, ils parlent et ils dansent dans un effort constant de « décloisonnement » de ces deux mondes étanches. Le père de la mariée, le patriarche de la soirée, souscrit à ces tentatives de « jeter des ponts » dans ce rassemblement forcé : il leur est reconnaissant de l'organisation de la fête qui est, pour l'essentiel, à leur charge.

Malheureusement, il n'y a rien que les privilégiés puissent raconter – dans

un effort éventuel d'échange direct avec « les autres » – qui n'apparaisse pas « hors contexte », « déplacé » : « on le ressent », la dispute est un risque constant et les mots ne peuvent que souligner l'écart entre des expériences qui ne sont ni comparables, ni ajustables les unes aux autres. Agents plutôt passifs de la conversation, ils préfèrent – et moi comme eux – écouter et poser des questions. Ainsi écoutent-ils les anecdotes sur l'organisation du mariage, s'informant sur l'identité des uns et des autres auprès des « individus charnières » qui assurent ainsi une fonction d'informateurs.

### D'une rencontre improbable à la bagarre inévitable

Au milieu de la soirée, les événements se précipitent sans que l'entourage du marié s'en rende vraiment compte : l'insouciance des uns méconnaît le malaise des autres. Pourtant, « quelque chose ne va pas » dans l'atmosphère. Le marié se déplace, anxieux, d'une table à l'autre et finit par s'asseoir entre les siens. Il dit sa déception. De nombreux invités, du côté de la mariée, ne sont pas venus : « c'est un gâchis, la nourriture commandée ne pourra pas être consommée ; il en reste beaucoup et c'est de l'argent qui a été dépensé pour rien ». À la table d'à côté, la tension monte. La sœur de la mariée fond en larmes, son compagnon (visiblement ivre) quitte la salle. Selon « les individus charnières », il pense que la mariée « les a trahis » : selon lui, « elle s'est achetée une vie qui n'est pas pour elle ». En dehors de la salle, la dispute éclate entre la mariée et le compagnon de sa sœur. Mais, ce qu'ils se disent ne parvient pas jusqu'à ceux qui – comme nous – sont assis à l'intérieur. Le père

de la mariée intervient pour défendre sa fille. La bagarre s'engage entre ceux qui entendent calmer les esprits et le jeune homme « jaloux », dira-t-on, de sa belle-sœur. Le père frappe au visage le jeune homme qui s'en va. La mariée pleure.

### Et pourtant la fête continue...

Le jeune homme parti, la mariée et sa sœur réapparaîtront dans la salle après avoir essuyé leurs larmes. Les « privilégiés », d'abord surpris, puis curieux et enfin amusés (affichant une « supériorité » un peu condescendante), s'efforcent de minimiser l'importance de l'épisode. Les individus charnières manifestent leur « soutien » au marié : « Ne t'en fais pas, allez, courage ». Ils essayent, eux aussi, de minimiser l'incident et de rétablir une ambiance décontractée. Il devient alors obligatoire de participer activement à la fête. Parmi les « privilégiés », certains se décident à quitter leur table et leur poste d'observation : je me retrouve, moi-même, prise dans les danses auxquelles participent les individus charnières et les amis des mariés, toutes appartenances confondues. Du côté de la famille du marié, on se dit – sans le dire explicitement – qu'il faut essayer de « recoller les morceaux ». Des jeux, comme celui des mollets, sont alors proposés<sup>9</sup>. À ce jeu participent une dizaine de jeunes invitées (de chacun des deux entourages) dont la mariée, mais aussi le meilleur ami du marié et le marié lui-même. Le marié a, en effet, le rôle principal, les yeux bandés, alors que les jeunes femmes et son ami (qui « s'est

déguisé en femme » en mettant des collants), assis sur des chaises alignées, ont enlevé leurs chaussures, soulevé leurs robes jusqu'aux genoux ou retroussé leur pantalon. Le marié palpe alors les jambes des participant(e)s au jeu et tente ainsi de reconnaître, au toucher, les jambes de sa femme. Il finit par provoquer l'hilarité générale en prenant les mollets de son ami, seul garçon au milieu du groupe de filles, pour ceux de sa femme.

La « communauté de noces » semble alors se ressouder. La tension est tombée. Mais ce sont « les privilégiés » qui mènent le jeu : ils doivent « sauver la face », rétablir un rapport de domination fragilisé par les événements, écarter l'humiliation de l'échec d'une fête de noces.

### Ressouder, comment ?

Je m'interroge depuis un an sur cette histoire, sur ses protagonistes immédiats, mais aussi sur ce qu'elle révèle. La fracture profonde qui traverse ce regroupement forcé date au moins d'une cinquantaine d'années. Au cours des années 1970 à Lengede, l'« expérience du monde partagée » par la plupart des habitants de l'après-guerre – la reconstruction, le *boom* économique, « le travail qui paye », paysans, mineurs, ouvriers confondus dans la quête d'un bien-être nouveau – a cédé la place au clivage, à la division. La mine a fermé, les industries métallurgiques et automobiles se sont développées : les uns réussissent la reconversion, les autres échouent et chutent.

Les mariés et leurs amis sont nés une vingtaine d'années plus tard, en un temps où la fracture était déjà devenue profonde : les uns ont eu de la chance,

9. Comme dans « Le double mariage de Jean Céliste », art. cit.

les autres moins ou pas du tout. C'est cette fracture, la représentation qu'ils s'en font, les explications qu'ils en donnent, qui engendrent le malaise, la tension et finalement le conflit au cours de cette soirée.

La réunion forcée de gens qui n'ont rien à se dire, qui se regardent de loin, qui se sentent appartenir à deux mondes différents ne peut que la rendre visible et, ce faisant, la réactiver. Le *boycott* d'un groupe d'invités proches de l'épouse, laissant les mariés les attendre sans se décommander, vise le marié et son entourage qui s'est chargé de l'organisation de la fête : il désavoue et dénonce une union au sein d'un univers divisé. Au fond, le *boycott* et la bagarre disent une même inquiétude : la difficulté, pour les démunis, de préserver un « entre soi » qui les tienne à l'écart de la domination trop visible des « privilégiés ». Celui qui a provoqué la bagarre évoque, par exemple, les « dépannages au jour le jour » des siens pour faire face aux situations difficiles : c'est quand on est « au plus bas » que la conscience d'une destinée difficile mais partagée avec d'autres, peut rafistoler des biographies brisées et que « l'échappée belle » devient une insupportable trahison. C'est le cas de la mariée dont le « beau mariage » lui permet de sortir de l'impasse où elle se trouve<sup>10</sup>. Elle les quitte et, ce faisant, les trahit : elle habitera désormais une maison avec jardin (propriété du

père du marié), elle veut récupérer son enfant et commencer une formation. Pour ceux qui restent, « son échappée » met en évidence leur propre absence de perspectives, la fermeture du champ des possibles sur un quotidien précaire assorti d'une « stratégie de la débrouille collective ». La bonne fortune de la mariée avec son alliance improbable rompt la chaîne des solidarités antérieures.

### « Croissance méritocratique » et « individualisation » des destinées

Les « privilégiés » qui commentent les événements, essaient de les expliquer et de les minimiser avec bienveillance, mais ils constatent aussi leur supériorité : « la mariée, a besoin d'eux pour s'en sortir ». Leur vision du monde est sous-tendue par la croyance méritocratique. Ils ont fait des études, ils ont su s'adapter à « un univers en mutation » et c'est pourquoi ils occupent aujourd'hui une position privilégiée. Les autres ont d'abord échoué à l'école, « ils ont abandonné » et c'est ainsi qu'ils se retrouvent dans une situation de dépendance.

Les générations les plus âgées des « privilégiés » ont intériorisé la vision du monde de leur « groupe d'arrivée » : ils ne se laissent pas influencer par les événements et participent activement à la fête. La soirée se termine ainsi avec le sentiment que ce qui s'est passé n'est pas très important (« Malgré tout, on s'est bien amusés »). Il ne s'agit, au fond, que d'un symptôme de l'échec personnel des autres (« ça ne vaut pas la peine de tout gâcher »), dans une logique méritocratique où « chacun est maître de son destin ».

10. On peut également se demander si sa colère ne doit pas quelque chose à l'échange (inégal) des femmes entre fractions dominantes et fractions dominées des classes populaires : sa belle-sœur bénéficiant de son « capital corporel » pour faire un « beau mariage » très improbable en sens inverse.

## Épilogue

Si les classes populaires n'ont pas disparu de l'espace social, on ne peut pas ignorer que les « forces centrifuges » auxquelles elles sont soumises, contribuent à l'érosion de leurs frontières externes (par l'« embourgeoisement ») et à l'exacerbation des conflits internes entre hommes et femmes, jeunes et vieux, ouvriers qualifiés et « simples ouvriers »<sup>11</sup>, entre « établis » et « marginaux »<sup>12</sup>.

Ce mariage aux frontières des classes populaires illustre – fortuitement – ces transformations et ces divisions. Les mariés incarnent les frontières du haut et du bas des classes populaires, les invités représentent, eux, ces forces diamétralement opposées en leur sein, liées à l'espace des possibles de chaque côté de la frontière. ■

11. Gérard Mauger, « Les transformations des classes populaires en France depuis trente ans », in Jean Lojkine J., Cours-Salies P. et Vakaloulis M. (dir.), *Nouvelles luttes de classes*, Paris, PUF, août 2006, pp. 29-42.

12. Norbert Elias et John L. Scotson, *Logiques de l'exclusion*, traduit de l'anglais par Dauzat P.-E., Librairie Arthème Fayard, Paris, 1997 [1965].